

# ...et si nous retournions en Oranie !

## PALAT, MON VILLAGE

Je suis allé à Palat, pour la première fois, en 1936. En fait je l'ai tout bonnement traversé derrière une longue file d'autos, une caravane de parlementaires qui... Mais ce n'est pas d'eux que je veux parler aujourd'hui, je ne les oublie pas pour autant.

J'ai donc connu, si l'on peut dire, Palat en 1936, sans penser que j'y reviendrais quelques années plus tard, sous l'uniforme, affecté, après la reconquête de la Tunisie (juin 1943) à la Compagnie de garde du camp de prisonniers italiens que l'on avait scabreusement installé sur un terrain de culture en forme de cuvette. Mais ceci est une autre histoire.

Cela étant, nous allons retourner dans ce village par la pensée, en empruntant le chemin le plus long, celui situé au sortir de Trezel (25 km) et non de Tiaret (15 km), afin de vagabonder et de découvrir le minuscule centre de Pomel ; que l'on m'excuse, c'est ma manière de zigzaguer, lorsque j'évoque, ou que j'essaie d'évoquer notre chère Oranie. Poursuivons donc ce chemin de communication, pour atteindre la source de La Mina. Agréable cadre de verdure, eau claire, transparente, très fraîche, rendez-vous des pêcheurs de barbeaux et rendez-vous aussi des amateurs de méchouis. Au départ de ce cadre reposant et bucolique à souhait, si l'on suivait le fil de l'eau qui jaillissait là, on aboutissait à l'entrée de Relizane et jusqu'au Chélif, après un arrêt, bien sûr, à l'usine électrique sise à droite de la route Tiaret-Palat, en un site merveilleux où l'on se retrouvait à Pâques et à l'Assomption, tout près de l'oued, sous les peupliers. J'ai connu au cours de mes pérégrinations bien des lieux de détente, des coins de repos agréables, apaisants, mais peu avaient cette souveraine quiétude qu'enrichissaient le ronronnement de l'eau courant parmi les pierres, le récital des oiseaux chanteurs, le bruissement des trembles et peupliers, dans un ensemble de verdure où abondaient des arbustes, des joncs et d'odorants lauriers teintés de rose, de rouge ou d'ocre. O mon cher pays, « que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir ! ».

Faisons le chemin à pied, le village n'est pas tellement éloigné. Ça et là, selon la saison, des champs de blé ou des meules de paille, ou des moutons qui brouettent, quelques fermes bien arborées, des chevaux qui tournent en rond, ou qui piaffent, des chiens qui nous saluent de leurs aboiements, ou bien de la neige, immaculée sur les bas-côtés, sale au milieu de la route, et puis, et puis... « des maisons aux toits rouges, des bouquets d'arbres, des hangars, des tracteurs... » (ça ne vous dit rien). Et voici Palat : encore des arbres, nombreux, certains gigantesques, qui font élever le regard, touffus et vraiment majestueux. Un peu avant, quelques arpents de vigne à petit grain, dont le fruit donne un excellent blanc de blancs se madérisant à la longue, puis une vaste étendue de cultures vivrières qui ont valu quelque intérêt à quelques cultivateurs, en dehors des apports sur Tiaret, en raison de l'implantation à une certaine époque du camp de prisonniers, de la présence d'une compagnie de Tirailleurs renforcée de cadres d'autres armes, et d'un certain Etat-Major chargé de la gérance du camp, en majeure partie composé de... retraités ayant repris du service, mais plus intéressés par la chasse aux perdreaux que par le service. Il est vrai qu'on ne pouvait y affecter les officiers... fâââchistes, comme dirait tovaritch Marchais, internés à Mécheria ou Ben-Chicao, ni ceux que Juin, Monsabert et autres chefs prestigieux entraînaient vers Rome.

\*\*

Palat ! Dès l'entrée, deux larges artères perpendiculaires, en doublant deux autres moins larges, à droite et

à gauche, en direction de l'ancienne redoute transformée en école, et se rejoignant sur la route conduisant à Frença, celle dite de la Rocade-Sud.

Ce village a été profondément marqué par l'action des rebelles : l'un des modestes parmi les modestes de ses habitants fut abattu au volant de sa camionnette, à cinq kilomètres à peine de son domicile, dépouillé de la paye du personnel d'un chantier de charbonniers (ouvert à la demande pressante de l'Administration, dans le but de dissiper l'oisiveté et ses retombées) et ensuite aspergé d'essence et carbonisé ; c'était Aimé Lacroix, mon beau-père ; et puis il y eut la courageuse attaque, en pleine nuit, de la ferme de mon vieil et réputé ami Serge Cloître, par les braves, comme disait l'Autre, et l'horrible massacre qui s'ensuivit, cinq victimes innocentes : une jeune maman de 30 ans et ses quatre jeunes marmots dont deux bébés jumeaux : Chantal et Robert, 1 an ; Claude, 4 ans ; Christiane, 5 ans. Un crime affreux qui, à l'époque, n'a ameuté ni la "conscience universelle", apanage des intellectuels de gauche, des partis et syndicats gravitant autour, ni des gaullistes que je connaissais, ni François Mauriac, ni le clergé de certaines paroisses de Paris. En 1958, déjà, ce village était chaque soir bouclé, façon de m'exprimer, par des herses et des chevaux de frise et, bien sûr, la nuit appartenait aux assassins : j'en parle en toute connaissance de cause. Mais passons sur la gravité de certaines heures douloureuses, pour évoquer les jours heureux d'un village où tout le monde avait le culte des fleurs, des arbres, de l'environnement, comme on dit aujourd'hui.

Pénétrons dans l'agglomération. Dès l'arrivée, des arbres à profusion : ormes, peupliers, bouleaux, tilleuls, acacias, mûriers et un oued assez bien alimenté, l'oued Mella Kouh qui, aujourd'hui, a donné son nom au village. Un ensemble, au centre, comprenant une mairie d'un aspect accueillant, dotée d'une vaste et coquette salle des fêtes, une recette postale spacieuse dont le receveur, M. Serrano, sera lui aussi, mais en d'autres lieux, victime des hors-la-loi, un monument aux Morts entouré d'un parterre fleuri, derrière lequel se profile une jolie petite église. Toujours au centre de l'agglomération, une classe maternelle, un centre médico-social déjà aménagé au temps de l'implantation du camp de prisonniers italiens, puis quatre boulodromes perpendiculaires, où ne manquaient pas les éclats de voix, surtout quand venaient des alentours y disputer un concours, d'autres boulozones aussi braillards que sympathiques, un café maure où l'on ne jouait pas qu'aux dominos, deux bistrotts accueillants, très vastes, rendez-vous le soir et le dimanche des amateurs de billard, et surtout de belote où, de temps à autre, j'étais le quatrième de l'équipe René Laclaverie, ou de Frédéric Cabal, deux doyens, deux gros travailleurs qui donnèrent du tonus au village.

A Palat vivait une population de terriens respirant la sagesse et le bon sens, ces deux vertus que nous recherchons en vain dans ce pays d'exil, des paysans en somme, en majorité céréaliculteurs-éleveurs, quelques musulmans qui ne crachaient pas sur l'anissette, les uns retraités de l'armée, les autres commerçants, jardiniers, bouchers, propriétaires de troupeaux, en somme une atmosphère de sécurité qui dura jusqu'à la fin de l'an 1957. Après quoi, il fallait se méfier, se tenir sur ses gardes jusqu'à l'heure où déclinait le soleil, ne pas s'attarder sur les routes voisines, voire même à quelques enjambées des diverses sorties du village. Une atmosphère de sérénité qui prit fin, comme d'ailleurs un peu partout, du fait des volte-face et palinodies de qui vous savez, et singulièrement de cette face de mi-carême de Michel Debré, celui-là même qui nous poussa à la révolte dans son "Courrier de la Colère" et par ses interventions au Conseil de la République, « ce juriste intelligent et falot, énergique en paroles et indécis dans ses actes », comme le qua-



Un Palat insolite?... Mais non, il y neigeait tous les ans

lieu très justement le général Challe, dans son remarquable ouvrage, "Notre Révolte" (Presses de la Cité).

\*\*

Cher village, cher à plus d'un exilé dans le Sud-Ouest, le Midi, l'Isère, vieilli avant l'heure m'a-t-on rapporté, jurant journellement, tels des païens, après les salauds responsables de leur malheur. Comme je les comprends les survivants, les Cabanier, Roudil, Vieu, Verdier, Florenson, Grig, Cassan, Calvat, Muller, Simon, Redon, Cabal dont l'un de cette nombreuse famille, Rémy, fut un maire averti et précieux, Del Olmo, Viola, Gonzalez, les frères Serrano, Morat, Tastevin, Juan, Roux-Paris, les frères Lang, A. Andréani, Berger, Jean, Clerc, les frères Debeaune, le père Bittès, autre doyen, Agier, Engelvin — pardon si j'en oublie —... et son dernier maire, Gaby Laclaverie, l'amitié personnifiée, qui m'accompagna à plusieurs reprises, alors qu'il y avait du danger, sur les lieux où fut tué mon beau-père. Il est replié aux portes de Grenoble, et je souhaite que cet "Echo" lui tombe sous les yeux pour qu'il sache le plaisir que j'aurais à le revoir et à évoquer un peu mieux son village. Beaucoup ont disparu, certains avant la grande braderie de la honte. Du moins, ces derniers n'auraient-ils pas été affligés par la douleur du dégageant, comme par exemple le père Hoerner, le garde champêtre, comme aussi Pierre-Paul Andéani, qui fut maire durant de longues années, comme le père Calvat, prototype du paysan auvergnat, gros bûcheur, l'un des premiers colons, lui aussi, de ce village. Deux Européens sont restés sur place en 1962, sans doute persona grata auprès des rebelles. Mais s'ils sont encore à Palat, je présume qu'ils ont dû assister, en 1974, à des bagarres d'envergure, à l'occasion de la réforme agraire, lorsqu'il fallut détacher des propriétés volées et partagées par les plus malins la part revenant aux plus humbles... Avant d'en terminer avec les bonnes gens de là-bas, je désirerais évoquer la forte personnalité du garde des Eaux-et-Forêts des Ouled Ben Affane, un musulman qui fit honneur à sa fonction et que j'ai souvent rencontré. Il s'agit de Ladjali Belgacem, une belle figure, croyez-moi. Lui aussi, comme des centaines, des milliers, se sentait Français et agissait comme tel. Lui aussi est tombé, victime de ses sentiments. Quelqu'un que j'ai connu il y a bien un peu plus d'un quart de siècle pourrait à ce sujet porter témoignage, c'est notre compatriote Gaston Gonzalez, alors chef de la brigade de gendarmerie de Palat, où il a laissé un excellent souvenir. Il est aujourd'hui à Valence, dans la Drôme et, par l'intermédiaire de notre "Echo", je le salue bien cordialement, avec le regret de ne pouvoir le faire de vive voix.

\*\*

A quelques kilomètres à peine de Palat, à gauche de la rocade menant à Freneda, tout près d'une voie secondaire

en direction des centres d'Aïn-Kermès et de Medrissa, se situent les Djedars du djebel Lakhdar, dénommés aussi Tombeaux romains. Il s'agit de « monuments à base carrée de 30 à 40 mètres de côté, surmontés d'une pyramide à gradins pouvant atteindre 25 à 30 mètres de haut, seuls vestiges que possède l'Algérie des "siècles obscurs du Haut Moyen Age berbère" ». J'emprunte cette citation à Pierre Cadenat, qui fut directeur de la circonscription archéologique de Tiaret, — encore une victime du gaullisme sectaire. Ces Djedars sont vraisemblablement les tombeaux des princes berbères qui occupèrent le pays après la période des Vandales. J'en ai visité quelques-uns dont l'entrée était constituée d'une volumineuse et pesante meule de pierre, la porte en somme, qu'il fallait faire basculer ou pivoter, non sans peine, je l'avoue. J'y suis entré maintes fois, en m'éclairant d'abord de bougies ou de rats de cave, pour mesurer la pureté de l'atmosphère, puis avec de puissantes lampes électriques. Le sol était plat, dur, comme si l'on avait coulé une dalle de béton. Mais les sarcophages étaient-ils en dessous, et à quelle profondeur? A ce sujet, je n'ai pu obtenir de renseignements sérieux, et je n'ai pas eu la chance de rencontrer Pierre Cadenat. Quelques-uns de ces Djedars auraient servi longtemps, m'a-t-on assuré dans la région, de Matemoras pour y camoufler des céréales à l'époque de la conquête; d'autres d'abris pour les bergers et même les moutons, à une époque plus récente. Du reste, j'y ai constaté plus d'une fois des tas de cendres provenant de foyers. Sans doute ont-ils aussi servi, de 1958 à 1962, de caches pour les hors-la-loi du secteur...

Et maintenant, les souvenirs m'enveloppent, m'étreignent... Je me revois au cœur d'un hiver, avec deux chiens de chasse se roulant dans la neige souple, mon jeune fils en falsant autant avec les cris de joie que l'on devine. Je revois des amis d'Oran de passage, dont un couple est aujourd'hui à Grasse, un autre à Toulon, s'ébattant de la même manière, sous un merveilleux soleil d'hiver. C'était ça aussi les quelques jours de vacances d'hiver, à Noël, ou des fins de semaine, et le retour au foyer où la chaleur d'une cuisinière ou celle d'une cheminée nous permettaient de nous sécher, en attendant d'aller faire honneur aux tièdes tartes aux fruits, cuites au four arabe en terre glaise installé dans la cour, parfumées des senteurs de diverses essences d'arbres ou d'arbustes des forêts voisines. C'est ça que les fallacieuses promesses et les mensonges répétés des politicards nous ont volé!... C'eût été aujourd'hui, pour les miens et pour moi, pour les enfants de ce village, à l'heure de la retraite, le repos, la saine atmosphère des ultimes heures terrestres de l'existence. Comment oublier? Comment pardonner? Comment, plus aujourd'hui encore, en cette veille de Noël où ma pensée vagabonde vers le pays perdu, comment ne pas leur cracher notre mépris!!!

Et voici, à la sortie Est de Palat, sur la gauche, le champ de repos. Un petit cimetière comme tant d'autres de chez nous, tout ombragé par de hauts pins parasols dont le bruissement est le fait des oiseaux bruyants et querelleurs qui y nichent. Une cigogne qui batifolait dans un champ proche après son envol, sans doute vers son nid, sur le clocheton de l'église qui fait face au jardin public. Poussons le portail en fer quelque peu grinçant: des tombes, des croix de tous genres, des noms fleurant des provinces de France. Une plaque de marbre appelle le regard: François Cabal, garde champêtre, assassiné le..., la date est sortie de ma mémoire. Que ses descendants veuillent bien m'excuser de cette défaillance. Qui écrira le martyrologe de votre cher pays?... Palat! le nom d'un officier assassiné au Sahara, lui aussi...

François RIOLAND.

(A suivre.)

P.S. — Sur l'affirmation d'une âme... charitable, j'ai, dans le n° 112 de l'Echo, en évoquant Tiaret, annoncé « la fin lamentable » de mon vieil ami Paulo Larre. Erreur, il est encore de ce monde, habite Limoges, et j'en suis très heureux.